

Lire le monoculturalisme dans *Nous, enfants de la tradition* et *Je la voulais lointaine* de Gaston Paul Effa

The Reading of monoculturalism in *Nous, enfants de la tradition* and *Je la voulais lointaine* by Gaston Paul Effa

Paulin Bertrand LENGUE KWAMEN

Enseignant-chercheur

Université de Maroua, Cameroun

Abstract

The topic of intercultural speech is highly underlined by the French-Cameroonian author in his novels. The current work is giving an interest to the questions of multiculturalism and of the alterity in *Nous, enfants de la tradition* and *Je la voulais lointaine* of the named novelist. The figurative, thematic and axiological reading of the novels brings out the weakness of multiculturalism between France and Cameroon. The *singular monoculturalism* and the *plural monoculturalism* are the proofs of a wobbly interculturality.

La mondialisation ne pourrait véritablement être fructueuse que si les individus des différents coins du globe s'acceptent mutuellement. Cette acceptation nécessite des échanges culturels harmonieux. Toutefois, eu égard aux réalités socioculturelles et à l'actualité, ce sont des antagonismes culturels qui caractérisent le village planétaire. Ces observations ont justifié le choix de notre thème de travail : « Lire le monoculturalisme dans *Nous, enfants de la tradition* et *Je la voulais lointaine* de Gaston Paul Effa ». Il faudrait préciser que l'auteur du corpus est franco-camerounais. Aussi, lève-t-il le voile de manière singulière, on s'en doute, sur les relations culturelles entre le Cameroun et la France. Cette singularité peut constituer un prétexte de lecture des disparités culturelles entre l'Afrique et l'occident.

Notre étude dévoilera la réalisation difficile d'une véritable culture de l'universel. Ainsi, l'analyse s'intéressera principalement à la problématique de l'altérité. Une telle problématique s'illustre au travers de plusieurs questionnements. La pluralité des identités ne rend-t-elle pas difficile leur singularisation ? Qu'est-ce qui justifierait les disparités culturelles entre deux groupes sociaux distincts ? Pour répondre à de telles interrogations, notre recherche se fondera sur deux principales hypothèses. D'une part, elle mentionnera l'improbable altérité entre des personnages africains et européens ; partant, l'analyse soulignera l'unicité des identités qui

s'oppose à l'unité des identités. D'autre part, elle identifiera l'apparente multiculturalité à une forme de monoculturalisme dit pluriel ; c'est-à-dire une juxtaposition plutôt qu'une véritable accolade de cultures.

L'analyse figurative, thématique et axiologique du corpus permettra de mieux élucider les propos qui précèdent. Il faut signaler que depuis Julien Algirdas Greimas (1986), la sémantique du texte littéraire qui permet de livrer sa signification peut être décomposée en *sèmes* et *sémèmes* notamment. S'inspirant de ces travaux, Louis Hébert (2007) a davantage proposé l'étude sémantique du texte en se référant aux concepts de *figures*, de *thèmes* et d'*axiologie*. S'il propose de concevoir la figure comme tout ce qui évoque le perceptible, il invite, en revanche, à considérer davantage le caractère conceptuel du thème. Ces figures et ces thèmes constituent l'axiologie (elle se caractérise par une modalité de type d'opposition) qui rend compte de la signification réelle du signe que constitue le texte. C'est en ce sens que Joseph Courtès (1991) souligna probablement un rapprochement entre les dualités signifiant/signifié et figure/thème. Grosso modo, l'axiologie que composent les figures et les thèmes contribue fortement à la construction du champ sémantique textuel. C'est sous ces postulats que notre étude s'intéressera aux figures et aux thèmes illustratifs de l'axiologie « monoculturalisme singulier »/ « monoculturalisme pluriel » dans les œuvres *Nous, enfants de la tradition* et *Je la voulais lointaine* de Gaston Paul Effa. Seront présentés, les rouages du monoculturalisme qui se pose telle une constante culturelle du monde globalisé.

1. Les figuratifs d'un monoculturalisme singulier

Le *monoculturalisme singulier* constitue l'axe d'opposition du *monoculturalisme pluriel* de l'analyse figurative, thématique et axiologique du corpus. Contrairement au multiculturalisme qui se rapporte à la coexistence de plusieurs cultures dans un milieu donné, le monoculturalisme se rapporterait davantage à la défense et l'imposition accrue d'une culture. Se référant aux deux concepts, Amartya Sen opposait déjà la notion du *monoculturalisme pluriel* à celle du *multiculturalisme authentique*. Il posait la question suivante : « L'existence d'une multiplicité de cultures, qui se croisent comme des bateaux dans la nuit, équivaut-elle à un multiculturalisme réelle ? » (Sen, 2007, p. 214). L'auteur remettait alors en cause l'existence de véritables sociétés multiculturelles au sein de notre globe. Ses propos accordent du crédit à l'idée d'une problématique du multiculturalisme dans le monde globalisé. À l'opposition du concept de *monoculturalisme pluriel* proposé par Amartya Sen, notre travail

s'intéressera à celui de *monoculturalisme singulier*. Si le premier s'apparente à un multiculturalisme furtif, le second est lié à une absence totale du dialogue interculturel. À la lecture du corpus, l'analyse de ces thèmes se référera à la relation France-Cameroun. La présente partie du travail qui s'attarde sur le monoculturalisme singulier, lèvera un pan notamment sur le communautarisme et l'assimilation.

Du communautarisme

Le communautarisme peut être défini comme l'attitude à tout ramener à sa communauté d'appartenance, défendre de manière ostentatoire et exclusive les valeurs et les règles de ladite communauté. En ce sens, le communautarisme a plus ou moins une coloration ethnocentrique, puisqu'il consiste à un confinement des individus dans leur groupe d'appartenance. Il est contraire au brassage, favorise la claustration et le repli identitaire. Quelques personnages du corpus apparaissent tels des figuratifs du communautarisme.

Dans le texte *Nous, enfants de la tradition*, les personnages Osele et Hélène se présentent comme les principaux figuratifs illustratifs de la thématique du communautarisme. L'éducation familiale variant d'un espace à un autre, la famille semble constituer l'objet de dissident de la rencontre entre le Camerounais et la Française. Chacun s'attache solidement aux valeurs communautaires de la famille. Aussi, la Gauloise s'oppose-t-elle à la conception familiale voulue par son conjoint camerounais. C'est ce qu'illustrent ces propos à son égard : « Ta famille africaine ne te fait miroiter que ton droit d'aînesse » (Effa, 2008, 10). Par cette remarque, Hélène trahit le malaise qui règne dans leur couple ; lequel malaise est de nature culturelle. Pour Osele, la vie conjugale auprès de son épouse française est compliquée. Les origines familiales des tourtereaux en sont les causes. La famille africaine - plus précisément *fang* - dont est issu celui-ci semble être une frontière infranchissable pour son épouse. Cette frontière abstraite qui existe entre eux, Osele la déplore lorsqu'il dit : « Tu ne comprends rien à la tradition. Cela fait pourtant des années que je te l'explique » (Effa, 2008, 12). De fait, il souligne son attachement indéfectible à sa communauté *fang*, ceci au détriment de son épouse bien ancrée aux valeurs communautaires hexagonales.

Les deux personnages semblent comprimés par les normes des milieux familiaux dont ils sont issus. Dès lors, la famille, leurs appartenances communautaires différentes, se posent comme un facteur défavorable à leur union. Ces propos le signifient : « Elle est désormais

confinée dans une zone lointaine et inaccessible, avec tout ce qui ne concerne pas mes engagements familiaux » (Effa, 2008, 23). Autrement dit, la famille se mut en danger pour le couple dans la mesure où l'appréhension que l'un et l'autre en ont diffère. Si pour l'Africain Osele la famille est un concept plus large qui renvoie à tout un clan, pour l'européenne Hélène, il se résume à la structure sociale la plus petite que constituent le père, la mère et les enfants. Perçue différemment, la famille au final est l'objet de l'imbroglio entre le Camerounais et sa conjointe française. Consciemment ou inconsciemment, les deux s'attachent servilement aux valeurs de leurs communautés d'origine, et deviennent ainsi des acteurs du communautarisme. L'on peut alors comprendre la difficulté des deux individus à cohabiter pacifiquement et durablement.

Dans le roman *Je la voulais lointaine*, Lala, Obama et le Professeur de philosophie peuvent être perçus tels des *figuratifs* du communautarisme dans le texte. Le professeur de philosophie est portraituré sous les traits de l'individu aux attitudes communautaristes. Du moins, c'est sous cet angle que pourrait être appréhendé son comportement à l'égard du *Fang* Obama. Celui-ci signale : « Aux premiers oraux de philo, il avait suffi que (...) je bafouille « normitude » pour dire « norme », « essencerie » pour dire « station-service », pour que le professeur juge que je parlais une langue archaïque. » (Effa, 2012, 23). Si l'Alsacien et le *Fang* ont en commun la langue française, il faut rappeler qu'elle est un legs colonial chez le dernier. Cette langue pourrait donc connaître quelques variations d'un groupe à l'autre. Mais pour l'Alsacien, le français reste propre à sa France, et comme tel ne devrait obéir qu'à des normes et règles établies par elle. Une telle attitude permettrait de lire facilement des divergences même dans les convergences.

Parallèlement à cette attitude du professeur de philosophie, Obama semble également accorder une forte considération aux variations du français parlé chez le *fang* et l'Alsacien. Il rapporte :

« Je ne doutais pas que le langage châtié que j'avais appris dans mon Afrique natale à coups de bâton était le seul vrai, et la certitude s'ancre en moi que le langage de mes professeurs, de mes camarades mêmes appartenait à un univers qui n'était pas le mien, dans lequel je ne me reconnaissais pas. » (Effa, 2012, 26).

L'appropriation de la langue française par le Camerounais semble totale et absolue. Mais tout comme l'Alsacien juge archaïques ses expressions langagières, il trouve rudimentaire le langage de ce dernier. Le français se décharge alors quelque peu de sa simple valeur d'outil communicationnel. Il se charge, de par ses variations, de différences aux dissidences

communautaires. L'incidence de telles dissidences est bien évidemment le communautarisme. La gravité de cette incidence est traduisible par la forte répétition du terme « chez nous » (au moins huit occurrences textuelles) dans l'œuvre. Obama fait constamment usage de cette expression pour rappeler, lui-même, qu'il appartient à une autre communauté. L'exacerbation des différences linguistiques, culturelles, ont eu raison de ce dernier qui s'extirpe finalement de sa communauté d'accueil. Il admet d'ailleurs : « Pourquoi suis-je ici ? J'ai laissé derrière moi les beaux ciels et les soleils d'Afrique ! C'était peut-être le cri le plus tragique, qu'un étranger puisse pousser » (Effa, 2012, 35). La défense accrue des valeurs communautaires a donc pour résonance définitive la différenciation. Celle-là qui brise l'altérité et frise l'unicité contraire à la laïcité.

En outre, le personnage Lala revêt les caractéristiques de la *Fang* qui semble prôner la claustration raciale. C'est ce qu'illustre sa déclaration suivante : « Le jour où tu débiteras ailleurs, tu ne seras rien du tout. Le moindre courtaud l'emportera sur toi. Crois-moi, un Noir qui quitte sa communauté est bien peu de chose. » (Effa, 2012, 17). Son discours a une coloration raciale certaine. Il invite le Noir à rester au sein de sa communauté. Ceux de l'autre communauté seraient perçus tels des éventuels dangers. Le repli communautaire ne saurait être perçu comme une réponse efficace au rejet orchestré par l'autre. Toute forme de claustration sociale est antithétique au dialogue des cultures. Elle ne pourrait que favoriser l'exacerbation du monoculturalisme au détriment du multiculturalisme. L'assimilation culturelle, elle aussi, ne pourrait que s'inscrire dans cette mouvance.

L'assimilation culturelle

L'assimilation peut être perçue comme le point culminant du *monoculturalisme singulier*. Elle se rapporte à une soumission et un dépérissement culturel. Plutôt que de promouvoir l'érection d'une culture de l'universel, elle tend davantage à l'universalisation d'une culture. En effet, l'assimilation est un processus qui consiste pour un individu à renoncer à son identité propre, aux valeurs de son groupe d'origine, pour épouser entièrement les valeurs d'un autre groupe, s'octroyant du même fait une nouvelle identité groupale. Ainsi, la différence de l'un deviendrait une forme d'agression identitaire qui contraindrait l'autre à taire les différences qui sont siennes. Cette thématique de l'assimilation est fortement abordée dans le corpus. Les personnages Obama et Osele sont les figures illustratives de ce processus.

« Je ne m'étais jamais senti vraiment étranger, rejeté par les autres, j'avais tout fait pour vivre à la française, oubliant ma terre noire. » (Effa, 2012, 23). Par cette affirmation, le Camerounais Obama confirme son ardent désir d'intégration en France. Son acceptation semble passer par une renonciation de son origine groupale. Noir, il semble refouler cette race ; *fang*, il semble refouler ce peuple. Ceci se justifierait probablement par le complexe d'infériorité développé par le personnage. Selon lui, tout ce qui vient de l'Alsace et la France est bien meilleur que ce qu'il a connu chez les *Fangs* au Cameroun. Il affirme : « La sensation de la réalité du monde, de la merveilleuse réalité du monde dans un moment de rencontre des contraires ; et le sentiment d'une autre chaleur humaine, d'une, oui, je me le répétais, d'une « noblesse » [sic] qui rayonnait dedans et dehors. » (Effa, 2012, 19-20). Le protagoniste tient ces propos dès son arrivée à Strasbourg. Il révélait déjà un désintérêt pour ses valeurs originelles au profit d'une culture qu'il aura adulé avant son voyage. Si accorder de l'intérêt à l'autre est une condition sine qua none du principe dialogique des cultures, il reste qu'une adulation sibylline de l'autre hypothèquerait toute possibilité d'attachement à ses valeurs propres.

Bien d'autres indices textuels permettent d'identifier Obama comme un figuratif de l'assimilation dans le récit. C'est ce qu'illustre cette déclaration : « À dire vrai, je ne me considérais pas comme un Noir. » (Effa, 2012, 58). Puis, le protagoniste renchérit en disant : « Il me semblait que j'avais laissé derrière moi, comme un rivage où je ne viendrais plus, cette Afrique qui me faisait honte. » (Effa, 2012, 62). Le détachement semble donc total et brutal. Le Camerounais se serait laissé aller à une assimilation pour parfaire son intégration en Alsace. Cette assimilation est le signe d'une acculturation, laquelle est une conséquence certaine du monoculturalisme. Encore, faudrait-il savoir si l'assimilation et l'acculturation pourraient garantir une intégration pleine et pérenne au sein d'un groupe donné.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, l'aliénation de l'identité d'Osele apparaît comme l'étape initiale de son assimilation. Le rejet de sa culture originelle s'en suit inéluctablement de son attachement à la culture française. Cette assimilation semble être la condition sine qua none de l'acceptation du héros par son épouse Hélène. Après avoir renié les coutumes ancestrales de son groupe d'origine, le protagoniste admet : « Oui, j'avais retrouvé ma famille en m'éloignant de cette tradition » (Effa, 2008, 124). La renonciation du héros à sa culture d'origine orchestre paradoxalement les retrouvailles avec sa famille de France. Le total dédain

de sa culture s'avère favorable à l'harmonisation de ses relations avec le Français. Il affirme d'ailleurs : « J'étais comme les Blancs, que je foulais au pied la poussière de la tradition, que je crachais ou pissais [...] dans les linges qui m'avaient vu naître » (Effa, 2008, 129). S'identifiant aux Blancs tout en rejetant sa culture, le personnage témoigne de sa parfaite assimilation. Il semble avoir délaissé son moi culturel pour se conformer essentiellement aux modes de vie de l'Occident. La déculturation est alors absolue et résolue.

Le héros ne s'offusque point de cette situation. Bien au contraire, il semble s'y complaire. Il radote en déclarant : « Osele était-il devenu un Blanc ? Il ne m'aurait pas déplu de l'être ou d'être jugé tel. Un Blanc. Faire ce que je veux, aller et venir, être libre, disposer de mes biens, dire enfin « je » après une vie passée à dire « ils », « eux », « nous » [sic]. » (Effa, 2008, 149). C'est précisément ce désir de ressembler à l'Occidental et d'agir comme lui qui a abouti à une occidentalisation accrue du Camerounais. L'assimilation qui s'en est suivie le rend désormais étranger à son milieu d'origine dont il s'est extirpé de son gré. Son étrangeté à la culture *fang*, il la souligne en disant : « Là-bas, je suis devenu le Blanc qui n'a de noir que la peau et qui considère les ancêtres, les rites, les fétiches comme autant de pelletés de terre dans la bouche, sur les yeux. » (Effa, 2008, 157-158). Nul doute, l'assimilation d'Osele se pose comme l'inadéquation du brassage des cultures *fang* et française. Epousant entièrement les manières de faire et d'agir de la société hexagonale, le héros s'extériorise de son milieu culturel d'origine.

En filigrane, les personnages Obama et Osele apparaissent sous les signes de l'assimilé dans le texte. L'assimilation et le communautarisme sont des thèmes illustratifs de la thématique du *monoculturalisme singulier* lisible dans le corpus. Cette thématique est contraire au multiculturalisme qui devrait naître de la rencontre entre le *Fang* et l'Alsacien. Le diktat monoculturel semble résonner haut et fort. L'écho de cette résonance rend floue l'élaboration du multiculturalisme dont la furtivité cède place au monoculturalisme dit pluriel.

2. Les figuratifs d'un monoculturalisme pluriel

Tel que précédemment signifié, le monoculturalisme pluriel s'oppose au multiculturalisme authentique. Il dénote le caractère apparent, furtif et fictif du multiculturalisme en bien de sens. Plutôt que de se caractériser par un brassage de cultures longitudinales, des sociétés dites multiculturelles présentent davantage un mixage de cultures transversales. Mieux, le

monoculturalisme pluriel révèle une imperfectibilité versatile du monoculturalisme au détriment du multiculturalisme en état de perfectibilité. L'axe du monoculturalisme pluriel est connoté dans le corpus par les thématiques liées aux conjectures de l'altérité et de l'éducation interculturelle.

L'équivoque de l'altérité

L'altérité est communément perçue comme la reconnaissance de l'autre dans sa différence. Elle apparaît telle une valeur essentielle du multiculturalisme qui privilégie le métissage des cultures. Mieux, l'altérité consiste à l'acceptation de l'autre dont les différences culturelles doivent être perçues comme un atout du dialogue plutôt qu'une source de différends. Autrement dit, l'altérité est tant la pierre angulaire que la résultante d'une harmonisation d'identités diverses en présence. Elle est un pilier de l'existence et de la présence dans une société d'une pluralité d'identités fusionnelles et fusionnées. Toutefois, des hommes mus par la défense de leurs valeurs propres, éprouvent quelques difficultés à s'ouvrir aux autres. Michel Bernard aborde d'ailleurs dans ce sens lorsqu'il affirme : « L'altérité apparaît toujours au premier abord comme un phénomène adventice, contingent et dangereux qui menace plus ou moins explicitement l'identité profonde et permanente, l'essence spécifique et individuelle qui est censée nous constituer et nous définir » (Bernard, 8). Il souligne alors la problématique de l'altérité qui pourrait s'avérer perplexe et complexe. Elle tient compte des identités plurielles ; or, la pluralité des identités constitue déjà la principale source de la différenciation.

En effet, Alex Mucchielli (1986) laissait noter que l'identité a une triple dimension : individuelle, groupale et culturelle. La première dimension procure au sujet le sentiment d'être unique, tandis que la seconde procure le sentiment d'appartenir à un groupe, et la troisième le sentiment d'avoir une culture d'appartenance. Ces dimensions de l'identité renforcent l'hétérogénéité entre les individus de groupes distincts. Les uns et les autres s'identifient généralement, et réciproquement, comme des individus d'obédience groupale et culturelle différente. Une telle identification, renforçant le sentiment d'unicité de l'un et de l'autre, peut poser problème quant à l'élaboration effective de l'altérité. L'unité s'enracine dans les unicités. Subséquemment, l'on pourrait davantage noter une juxtaposition de nos différences plutôt que leur accolade.

La lecture des textes du corpus permet d'y déceler des éléments relatifs à une conjecturale altérité entre le *Fang* camerounais et l'Alsacien français. Dans *Nous, enfants de la tradition*, ces propos du narrateur sont fort significatifs : « J'appartenais à l'ethnie fang-béti. » (Effa, 2008, 26). Face aux Français, Osele garde le sentiment d'appartenance à un groupe autre que celui du peuple au milieu duquel il vit. Il s'identifie alors comme un être différent de ces Français avec lesquels il cohabite. Il a conscience que l'Africain qu'il est, a un certain nombre de caractères spécifiques ; lesquelles spécificités renforcent son sentiment d'appartenance à un autre groupe social que celui du Français. La simple conscience raciale qu'il a de son être rend improbable l'adéquation d'une fusion identitaire. Il s'avoue : « Vivre ici, au milieu des Blancs, je n'y arriverais jamais. » (Effa, 2008, 72). Raciste ou non, un individu vivant au milieu d'une race autre que la sienne se sent parfois peu confortable dans cet environnement ; car être en infériorité – numérique - au milieu d'un groupe suscite quelquefois le sentiment d'être esseulé et isolé. Ce sentiment peut parfois être renforcé par le jugement porté par l'individu de l'autre race. Ainsi, dans le roman *Je la voulais lointaine*, l'on peut lire le stéréotype suivant : « Les Noirs sont trop retenus, tu devrais être un peu plus démonstratif, les filles aiment ça. » (Effa, 2012, 32). En d'autres termes, comme d'autres Noirs, Obama ne saurait pas conter fleurette. Ce stéréotype d'ordre racial confirme définitivement l'improbable fusion des identités raciales.

Au vu de ce qui précède, l'intégration pourrait s'avérer difficile au sein d'un groupe social autre que le sien. La différenciation outrepassa la simple race et s'étend jusqu'aux valeurs culturelles. Osele aborde dans ce sens lorsqu'il affirme : « La machine à intégrer est bien cassée. Je sais qu'ici [en France] je resterai cet homme encombré de traditions qui l'enferment dans le tombeau de la mémoire. » (Effa, 2008, 157). En d'autres termes, le *Fang* Osele est aux yeux du Gaulois un homme d'une autre culture, un être solidement attaché à des valeurs futiles – permettons-nous cet oxymore. Son identité – culturelle – plutôt que de déboucher sur d'éventuels échanges, fait obstruction à l'élaboration d'un dialogue entre lui et le Français. Les différences groupales et culturelles n'auront qu'accentuer les différends défavorables à l'altérité.

À la lecture du texte *Je la voulais lointaine*, il est davantage difficile d'affirmer que l'acceptation de l'autre et de ses différences n'est pas illusoire. Ce n'est pas l'échec du mariage entre le *Fang* Obama et l'Alsacienne Julia qui pourrait nous démentir. Au sujet des

circonstances qui auraient décidé la dernière à accepter la demande en mariage du premier, le narrateur rapporte : « Elle dépendait de mon confort culinaire avec tant de faiblesse qu'elle aurait souscrit à n'importe quoi, juste pour m'en voir un instant heureux. » (Effa, 2012, 52). Plutôt que d'être séduite par des valeurs intrinsèques du Camerounais, la Gauloise aurait cédé au talent culinaire de celui-ci. L'altérité dont semblait témoigner leur mariage n'était en réalité qu'une utopie. L'acceptation de l'autre ne saurait être contrainte, elle doit être libre et volontaire. Obama l'apprendra à ses dépens. C'est ce que traduit le passage suivant : « Julia m'annonçait sa décision de me quitter. Ainsi, je me reprochais d'avoir aimé, d'avoir tenté d'être heureux, et de l'avoir tenté en vain. » (Effa, 2012, 102). Accepter l'autre n'implique pas nécessairement que ce dernier nous accepte en contrepartie. Seule une altérité réciproque peut garantir une pacifique cohabitation durable. Le mariage entre des *Fangs* et des Alsacien(ne)s ne saurait être perçu comme la preuve indéniable d'une altérité certaine. L'altérité, en tant que construction et réalité identitaire, requiert des exigences qui outrepassent la simple cohabitation pour s'étendre aux sphères de la politique et d'une socialisation effective. Cette socialisation doit garantir un véritable multiculturalisme, gage du dialogue interculturel. Toutefois, du fait d'une altérité hypothétique, l'éducation interculturelle demeure en suspens.

Une éducation interculturelle en suspens

L'interculturalité implique une interaction, puisqu'elle se rapporte à des échanges culturels entre des individus d'obédiences différentes. Clanet Claude a corroboré ces propos en affirmant : « [l'interculturel] est l'ensemble des processus psychiques, relationnels, groupaux, institutionnels, générés par des interactions de cultures, dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une identité culturelle des partenaires en relation » (Clanet, 21). Il fait ainsi référence aux principes d'interaction et de réciprocité qui sous-tendent l'interculturalité. En effet, des échanges culturels harmonieux ne pourraient être possibles entre des individus de groupes différents que si ces derniers sont réellement liés par une altérité certaine. Or à la lecture des propos qui ont précédé, il semble évident que c'est une altérité conjecturale qui lie le Camerounais et le Français. Aussi, l'éducation interculturelle serait hypothétique, confirmant ainsi l'existence d'un monoculturalisme pluriel symptomatique d'un multiculturalisme furtif.

Dans le roman *Je la voulais lointaine*, les personnages Elé et Lala apparaissent tels des figuratifs d'initiateurs, tandis qu'Obama fait figure de l'initié. En effet, l'initiation traditionnelle d'Obama prend les pourtours d'une éducation interculturelle. Les initiateurs sont résolus à éduquer le protagoniste à rallier l'Europe tout en s'attachant solidement à ses valeurs traditionnelles originelles. Féticheur, le grand-père Elé a initié le petit-fils Obama tant au fétichisme qu'au totémisme. Celui-ci pensait fermement que le *Fang* doit rester attaché à sa tradition. La présence de la culture occidentale en Afrique, le voyage vers l'Europe ne devrait pas détourner l'initié de ses réalités ancestrales. Lala, présentée comme la guide spirituelle du village, a également prévenu Obama sur la nécessité de rester solidement attaché à ses origines. Cette initiatrice lui signala : « Il n'est pas possible d'échapper à soi-même, même en partant à l'autre bout du monde. Le séjour d'un tronc d'arbre dans l'eau n'en fait pas un crocodile. » (Effa, 2012, 17-18). Ces paroles n'ont pas dissuadé le protagoniste de tourner le dos à sa tradition. Il n'a pas compris que l'initiatrice l'appelait à s'accepter d'abord avant de s'ouvrir aux autres. Le héros ne réussira pas à l'épreuve de cette éducation interculturelle. Avant son départ pour Strasbourg, il n'avait qu'une idée obsédante à l'esprit : « Partir ! Partir ! Fuir ce village, ce pays, partir le plus loin possible, disparaître. » (Effa, 2012, 81). Sans doute, le protagoniste n'avait pas compris que le repli identitaire et l'aliénation culturelle ne sont pas des alternatives pour l'édification d'une identité multiculturelle. L'altérité s'oppose à ces alternatives et conditionne l'interculturalité.

L'absence d'une véritable altérité rendrait bréhaïne l'éducation interculturelle. Contrairement à l'initié Obama qui aura été incapable de le comprendre, c'est plutôt la mère d'Hélène qui semble offrir à sa fille une éducation qui s'enracine dans les différends plutôt que l'harmonisation des différences. C'est ce qu'illustre cet extrait dans *Nous, enfants de la tradition* :

« Elle disait aussi que les Africains sont prévisibles, surtout dans leur façon d'envisager l'avenir, et les femmes souvent prêtes à se jeter à leur cou, surtout quand ils parlent bien et sont tirés à quatre épingles. Les Noirs aiment l'argent. Ils aiment les femmes. Ils aiment les femmes qui ont de l'argent. Ils aiment éblouir, montrer qu'ils en ont. Ils veulent réussir. Ils ne veulent même que cela, pour rattraper des siècles de misère. » (Effa, 2008, 111).

Les siècles de misère que sont les périodes esclavagiste et coloniale ont aussi finalement débouché sur une éternité d'incompréhension. Le faussée creusé entre les deux peuples semble difficile à combler. Pour la mère française d'Hélène, l'Africain reste cet être avide de refaire son passé. Comme tel, il serait toujours prêt à user de toutes les ruses et subterfuges

pour parvenir à ses fins. Conquérant et coureur de jupon, le fric l'intéresserait plus que toute autre chose. En inculquant de telles idées à sa fille, elle rend cette dernière réfractaire à l'acceptation du Noir tel qu'il est et avec toutes ses différences. D'ailleurs, ceci justifierait le mariage tumultueux entre la Française Hélène et le Camerounais Osele. L'union conjugale n'aura subsisté qu'après la renonciation du dernier à soi et sa soumission à l'autre.

En bref, la thématique du monoculturalisme pluriel est bel et bien lisible dans le corpus. Ce thème est connoté par les figuratifs d'une altérité conjecturale et d'une éducation interculturelle perfectible. Ces figures et ces thèmes dénotent le rapport du monoculturalisme pluriel au multiculturalisme. Il tend à souligner les imperfections d'un multiculturalisme qui est davantage fictif qu'effectif. Les différences culturelles ne se font pas taciturnes au lendemain de la rencontre entre des peuples d'horizons divers. C'est fort probablement ce qui justifie finalement une exacerbation du monoculturalisme.

Notre analyse nous a permis de souligner que certains rapports groupaux au sein du monde globalisé laissent davantage place à une juxtaposition de cultures plutôt qu'à une accolade de cultures. L'analyse figurative, thématique et axiologique des romans - *Nous, enfants de la tradition* et *Je la voulais lointaine* - de Gaston Paul Effa s'est reposée sur l'axe d'opposition *monoculturalisme singulier/monoculturalisme pluriel*. Les signes qui se rapportent à cette axiologie ont été illustrés au travers des thèmes tels que le communautarisme, l'assimilation culturelle, l'altérité conjecturale et l'ineffectivité de l'éducation interculturelle. Au final, ont été mis en évidence le multiculturalisme apparent, et le monoculturalisme tantôt patent tantôt latent. Du point de vue de la relation entre le Français et le Camerounais, un véritable et profond dialogue interculturel s'avère problématique. Si de nombreux éléments témoignent d'une coexistence des cultures camerounaise et française, il n'en demeure pas moins vrai que de nombreux éléments témoignent d'une préférence accrue de l'une des cultures par rapport à l'autre, dépendamment des individus. Au final, le monoculturalisme, sous des formes variées, semble imposer son diktat à l'ère de la mondialisation. C'est du moins l'approche que semble révéler les textes de Paul Effa. À la suite d'une lecture de ces romans, nous soulignons l'impact de l'absence d'un véritable et profond dialogue de cultures. Pour remédier à cette situation, nous suggérons une meilleure harmonisation des rapports culturels. Les uns et les autres devraient embrasser une authentique éducation interculturelle phagocytant nos

différences. Une telle attitude pourrait garantir un multiculturalisme pur et sûr, gage d'harmonie dans un monde où des conflits culturels ne cessent point de rajeunir.

Bibliographie

BERNARD Michel, « L'altérité originaire ou les mirages fondateurs de l'identité », *Protée*, Volume 29, n°2, Québec, Université du Québec à Chicoutimi, 2001, p. 7-24.

CLANET Claude, *L'Interculturel : Introduction aux approches interculturelles en Education et en Sciences humaines*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1990.

COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.

EFFA Gaston Paul, *Nous, enfants de la tradition*, Paris, Anne Carrière, 2008.

——— *Je la voulais lointaine*, Paris, Actes Sud, 2012.

GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 1986.

HEBERT Louis, *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*, Limoges, Pulim, 2007.

MAALOUF Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

MUCHIELLI Alex, *L'identité*, Paris, PUF, 1986.

SEN Amartya, *Identité et violence*, Paris, Editions Odile Jacob, 2007.

Notice bio-bibliographique de l'auteur

Dr Lengué Kwamen Paulin Bertrand est enseignant-chercheur au département des Langues, Littératures et Cultures Africaines de l'université de Maroua. Il est l'auteur de plusieurs publications dont entre autres : « *L'Année de l'éclipse* de Latifa Ben Mansour et *Partir* de Tahar Ben Jelloun : musées de l'oralité maghrébine », in *Norsud*, n° 16, Décembre 2020, pp. 187-201 ; « Le terrorisme : quand une guerre pour la libération se fait privation des libertés », *Revue du GERAHA*, n° 6, Janvier 2021, pp. 307-324 ; *Sacerdoce*, Poésie, Paris, L'Harmattan, 2021 ; «The augury of globalization: the hour of monoculturalism, the lure of multiculturalism», Actes de colloque, *The Universal and the Culturally Specific in Languages and Litteratures*, Presses de l'Université d'Etat de Kourgan, Russie, 2023.

blenson2000@yahoo.fr